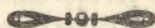


LES MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ANNE BOLEYN, tableau dramatique, par M. EMPIS, de l'Académie française (3^e partie). — LAURETTE, ou LE CACHET ROUGE, par M. ALFRED DE VIGNY (2^e partie). — LES JOUEURS DE CORNEMUSE EN IRLANDE, traduit par J. DUESBERG. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La fête du 15 août a attiré à Paris toute la banlieue et beaucoup de provinciaux; il y avait foule dans les rues et aux promenades; mais ce n'est pas ce jour-là qu'on voit sortir l'élégance et la fashion; elles se tiennent à couvert, loin de la poussière et du heurtement des passants nombreux.

Le 16, il y a eu réception dans quelques maisons et aux ministères. A la réception choisie et peu nombreuse du ministère des affaires étrangères, par un singulier hasard toutes les toilettes des femmes étaient blanches. Les unes avaient revêtu la double tunique en point de Bruxelles avec le corsage à la Vierge, dont les plis sont fixés sur la poitrine par une fleur ou par une agrafe en perles fines. D'autres portaient les robes plus simples en mousseline de l'Inde avec des jupes depuis cinq jusqu'à neuf volants: tantôt seulement festonnés, tantôt brodés de guirlandes ou de petits bouquets détachés. Quand les volants n'étaient qu'au nombre de cinq, ils avaient une tête formée par un bouillon de mousseline, dans lequel on passe toujours un ruban blanc ou de couleur; mais aux jupes recouvertes de neuf volants, on supprime ces têtes, et la fronce du volant inférieur est cachée par le feston du volant supérieur. Quelques jupes de mousseline étaient à tablier, avec le lé de devant tout brodé, ou parsemé de nœuds et de bouillons posés en travers. Les fins tissus de la tarlatane et du tulle de soie étaient portés par quelques jeunes filles, dont les robes avaient deux ou trois tuniques relevées vers les hanches par des nœuds.

Rien n'était joli comme cette série de robes blanches

différant toutes par les ornements. Violart avait fourni là son contingent de dentelles, et la maison Daniel Deray ses plus riches broderies. Les robes à volants de la baronne B. et de la comtesse de P., jeune Espagnole, sortaient des mains de madame Célestine Quillet. Presque tous les bouquets que portaient les jeunes femmes étaient blancs, composés de tubéreuses, de roses et d'œillets. On revient aux colliers, mais ils se composent d'un seul rang de perles fines, qui se confond à la blancheur du cou et en marque le contour par une ondulation. Les perles étaient le bijou dominant à cette réception du ministère des affaires étrangères. Les coiffures ne différaient pas de celles que nous donnons dans nos gravures; seulement les cercles ou rouleaux en or, pierreries ou étoffes sont abandonnés. On ne sépare plus avec ces cercles les bandeaux bouffants, relevés ou enroulés en dedans; tous les ornements étrangers à la chevelure, fleurs ou pierreries, sont réservés pour le derrière de la tête.

De charmants mantelets ou de légères pelisses d'été recouvraient à la sortie les épaules nues de toutes ces blanches beautés. Plusieurs de ces jolis *surtouts* en mousseline brodée ou en taffetas blanc, garnis de dentelle, avaient été confectionnés par madame Inger.

Quelques-uns étaient à cape ou capuchon. Un de cette forme en taffetas blanc doublé de cerise était du meilleur effet: la cape et le tour du mantelet étaient garnis au bord d'une fine guipure blanche de deux centimètres de hauteur et de trois ruches de ruban taffetas blanc aussi de deux centimètres. Ce mantelet sortait de la maison Couchonnal; nous en donnerons prochainement un patron à nos abonnées, qui pourront l'exécuter en soie pour les sorties de bal ou de spectacle, et en flanelle et en drap pour les voyages: par une nuit en diligence ou en chemin de fer, rien n'est commode comme les capes ouatées qui enveloppent la tête.

Tous les hommes, excepté les généraux et l'ambassadeur turc, étaient en habit noir à cette réception du ministère des affaires étrangères. Pour soirée, les toilettes d'homme ne varient pas; ce sont toujours les souliers vernis, les bas de soie blancs ou noirs, les pantalons sans sous-pieds de casimir noir, le gilet blanc à châle en fin piqué et à petits boutons de vermeil guilloché, la montre plate de chez Leroy à chaîne d'or émaillée, la chemise en batiste à plis menus comme des raies de

papier de musique, et, dans l'intervalle de ces lignes, quelquefois une fine broderie; les manches, bouffantes, sont à poignet fermé par un double bouton en pierreries; la cravate est en mousseline ou en soie blanche mate, l'habit noir, bronze ou bleu foncé, ce dernier à boutons de métal. Les habits de soirée se font toujours très-évasés et très-longs de taille. On reconnaissait la coupe élégante d'Humann dans la plupart des habits, des pantalons et des gilets de cette réception, et plusieurs des livrées étaient sorties des mains de l'habile tailleur, qui, ainsi que nous l'avons dit, excelle à composer un costume de cocher, de valet de pied ou de groom; la fortune ou la distinction du maître se révèle sur les galons du domestique. Humann prépare pour la fin de ce mois des costumes de chasse complets qui seront du meilleur goût; nous en reparlerons dans un prochain bulletin.

Nous avons remarqué, l'autre jour, au bois de Boulogne, deux robes de barège d'une disposition toute nouvelle. L'une, en gris perle, avait cinq volants dont la disposition imprimée en noir imitait sur chaque volant une large et légère guipure; les mêmes dispositions se répétaient au corsage. Sur cette robe était jeté un châle de dentelle noire; des brodequins gris perle et un chapeau de taffetas gris orné de blonde noire, et au-dessous de pervenches sans feuillage et de blonde blanche, complétaient cette jolie toilette de demi-deuil. L'autre robe, en barège écru, était couverte sur chaque volant des mêmes dispositions que la robe grise; mais ces dispositions simulaient une dentelle de Chantilly au lieu d'une guipure. Un châle en crêpe de Chine brodé couleur maïs, des brodequins en satin de laine écru, et un chapeau de paille d'Italie avec une guirlande de roses thé, s'harmoniaient à cette jolie robe. Nous ne saurions trop recommander à nos lectrices cette harmonie des nuances, qui est devenue un cachet de bonne compagnie.

C'est aussi au Bois que nous avons remarqué les plus ravissantes toilettes d'enfants qu'on puisse imaginer. Madame Leroy, *au Zéphyr*, est toujours la fée qui de ses mains agiles ajoute une élégance à la grâce des petites filles, et une désinvolture à la beauté des petits garçons. Il fallait voir une petite fille blonde avec sa robe en taffetas lilas aux cinq volants boutachés en cordonnnet du même lilas que l'étoffe; ces petits volants merveilleux remontent en cône sur la hanche gauche, se contournent en bretelles sur le corsage décolleté et à pointe, et entourent en deux rangs les étroites manches courtes qui laissent à nu le joli bras potelé.

Une autre robe de petite fille était tout en tarlatane rose bouillonnée de tulle blanc à pois jusqu'à mi-jupe. Les habits ou blouses pour petits garçons se font toujours en coutil, en popeline écossaise, en satin de laine et en casimir pour les jours frais; les passementeries, les galons, les velours en varient les ornements. On trouve *au Zéphyr* un assortiment toujours renouvelé des plus jolis chapeaux pour les enfants des deux sexes.

Les fleurs et les fruits sauvages se marient sous la passe de ceux des petites filles.

Parler de fleurs et de fruits c'est songer à madame Tilmann, les fleurs et les fruits éclosent sous ses doigts comme dans un parterre; on ne saurait imaginer la multiplicité de couronnes, de tiges, de grappes toujours nouvelles étalées dans ses beaux magasins. Ce sont des azalées et des cinéraires incomparables, puis de frêles branches de prunes sauvages et de fruits d'églantier; puis des herbes marines de la Baltique, nouveauté qui sera beaucoup portée cet hiver en guirlande de coiffure et pour garniture de robe.

Audoyer, à la *Ville de Lyon*, a toujours la vogue pour les rubans nouveaux, et il est parvenu à rendre à la mode les rubans bouffants; on les demande beaucoup en province et à l'étranger; c'est un ornement de robe ou de mantelet tout fait solide et gracieux.

Dans notre prochain bulletin nous parlerons à nos lectrices des fraîches toilettes qui vont se montrer jeudi prochain à la séance publique annuelle de l'Académie française, où sera lu le poème de notre collaboratrice, madame Louise Colet, qui a remporté cette année le grand prix de poésie; ce poème joint à d'autres poésies paraîtra, le lendemain de la séance, à la librairie nouvelle. En attendant cette publication madame Louise Colet vient de faire paraître chez Perrotin, le célèbre éditeur des *Vierges de Raphaël*, un livre destiné à toutes les femmes, et que toutes les femmes voudront lire: ce livre a pour titre *le Poème de la femme* en six récits: *la Paysanne, la Servante, la Religieuse, la Princesse, la Bourgeoise, la Femme artiste*. Les deux premiers récits, *la Paysanne* et *la Servante*, sont en vente. Le luxe de l'édition est digne de l'intérêt du sujet et de la beauté des vers. Nous donnerons prochainement un fragment de cet ouvrage à nos lectrices.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de mousseline blanche, le lé de devant formant tablier est tout couvert de broderies; un bouillon dans lequel est passé un ruban rose pareil au bouillon du corsage doit être posé de chaque côté de ce tablier et clore la broderie. C'est par oubli que ce détail a été omis par le dessinateur. Le corsage est à basques carrées ornées d'un bouillon, un nœud en taffetas rose, semblable à celui du devant du corsage, est posé de chaque côté, sous le bras, à l'ouverture des basques. Les manches sont garnies de deux volants brodés du même dessin que la broderie de la jupe, un bouillon forme la tête du volant supérieur, deux nœuds roses pareils à ceux du corsage sont posés sur les manches. Col et manches de dessous en point de Bruxelles. Gants

paille en chevreau. Chapeau en paille de riz orné de roses sur la passe et au tour de tête.

Seconde toilette. — Robe de taffetas vert d'Isly. La jupe a trois volants brodés d'une grecque en chenille noire. Même broderie autour des basques, en bretelles sur le corsage et aux deux volants des manches. Le corsage est fermé par de petits boutons noirs en passementerie. Col et manches de dessous en point d'Angleterre. Gants en chevreau couleur vert d'eau. Chapeau en blonde, taffetas blanc et dispositions de velours rose sur la calotte et la passe. Le tour de tête est en blonde et fleurs d'amandier.

ANNE BOLEYN,

TABLEAU DRAMATIQUE.

(SUITE.)

Scène XIII.

LES MÊMES *excepté* LA VICOMTESSE DE ROCHEFORD.

CATHERINE HOWARD *à la reine.* — Madame, pourquoi ce regard si bon et si tendre?... Ah! vous pleurez enfin!... Mais vous semblez pleurer sur moi?... Miss Askew!... maître Kingston!... Quoi! vous aussi?... qu'est-ce donc?... Quand, à l'aspect des malheurs de la reine, je me sens l'âme brisée, vous détournez la vue de sa misère?... c'est sur mon sort que vous vous apitoyez?... Qu'ai-je donc à craindre?... de quel danger suis-je menacée?

ANNE BOLEYN *en lui serrant la main.* — C'est que tous les trois, mon enfant, nous avons sans doute les mêmes souvenirs, les mêmes pressentiments. Je ne suis pas superstitieuse... Non, jamais je n'ai ajouté foi aux augures, aux oracles, aux prédictions des astrologues. Cependant, lorsque je viens à jeter les yeux sur moi-même et que je songe aux événements accomplis, à ceux qui se préparent, mon esprit est ébranlé, le doute m'accable!... On m'avait prédit que je serais reine!... mais que d'obstacles n'avais-je pas à écarter!... que de degrés à franchir!... Un jour, je dus croire tout perdu; il fallait, pour m'asseoir sur le trône, que l'Angleterre changeât de religion!... La religion fut changée; je devins reine!... Une mort prématurée, malheureuse, violente, était annoncée à quiconque prêterait les mains au divorce de Catherine d'Aragon....

ANNE ASKEW. — Et des deux principaux auteurs du divorce, l'un, le cardinal Wolsey, est aussitôt précipité dans la tombe!...

ANNE BOLEYN. — Et l'autre va périr... de la mort qui lui fut promise, de la mort des scélérats!... On prédit à Jeanne Seymour qu'elle serait reine?...

CATHERINE HOWARD. — Et Jeanne va régner!...

ANNE BOLEYN. — Oui, mais autrefois elle s'est

associée à toutes mes espérances; son amitié s'est rendue complice de tous mes attentats contre Catherine d'Aragon?

ANNE ASKEW. — Si la prophétie de la vierge de Kent doit s'accomplir, Jeanne Seymour n'a pas longtemps à vivre....

CATHERINE HOWARD. — Et l'on m'a prédit aussi que je serais reine!...

ANNE BOLEYN. — Oui, mais, dans le temps, tous tes vœux, chère enfant, furent pour moi.... Tu t'es mise de moitié dans tout ce que j'entrepris pour faire répudier Catherine d'Aragon, et si ton destin est de devenir reine....

CATHERINE HOWARD *d'une voix étouffée par les pleurs.* — Bientôt aussi, n'est-il pas vrai, je dois mourir?... comme toi?... sur un échafaud?... car il a été prédit à Catherine Parr qu'elle monterait sur le trône.

ANNE ASKEW. — Mais Catherine Parr n'a pas encouru la peine portée par la prophétie!...

CATHERINE HOWARD. — Non, sa fidélité à Catherine d'Aragon ne s'est pas démentie; ainsi que vous, miss Askew, elle a fermé les yeux de sa maîtresse, tandis que nous.... (*Ses yeux se portent sur le commandant de la tour.*) Monsieur Kingston!... ah!...

KINGSTON. — Mademoiselle, qu'avez vous?

CATHERINE HOWARD. — Ah! monsieur, vous me faites frémir!...

KINGSTON. — Moi?... et pourtant, en vous considérant toutes les trois, je ne puis retenir mes larmes...

CATHERINE HOWARD *se jetant dans les bras de la reine.* — Anne, Anne, sauve-moi! prends pitié de moi!...

ANNE BOLEYN. — Chère enfant!...

ANNE ASKEW *gravement.* — Miss Howard, ceci doit être un avertissement du ciel!...

ANNE BOLEYN. — Hélas! comment ne pas être épouvantée de l'avenir?

ANNE ASKEW. — Comment ici ne pas reconnaître le doigt de Dieu?... Malgré tous les avis et son propre instinct, Anne Boleyn, trop instruite déjà de l'inconstance du roi, s'aveugle à ce point qu'elle place à côté d'elle sa rivale?...

ANNE BOLEYN *essuyant une larme.* — Et Jeanne Seymour, aujourd'hui, venge Catherine d'Aragon!...

ANNE ASKEW. — Qui sait si, en prenant Catherine Howard pour fille d'honneur, Jeanne Seymour ne fait pas la même faute?... Qui sait si Catherine Howard n'est pas appelée à venger Anne Boleyn?... Et si un jour Catherine Parr...

ANNE BOLEYN *avec vivacité.* — Non, non!... Oh! non, je ne puis croire à toutes ces prédictions!... On est maître de sa destinée!... Moi-même, vingt fois j'ai pu choisir ma voie, m'arrêter, et après avoir passé outre, revenir encore sur mes pas!... Non, les arrêts du ciel ne sont pas irrévocables: sa colère peut toujours être apaisée; Dieu est trop juste et trop bon pour ne pas se laisser fléchir à nos prières, à nos repentirs!... (*Avec fermeté.*) Écoute-moi, Catherine!... tout

me l'a démontré : quelque volage qu'il soit, lorsque Henri a conçu un désir, il ne le quitte jamais!... Ce désir, contrarié ou combattu, peut bien quelque temps s'assoupir; mais c'est pour se réveiller avec plus de violence et l'obséder sans relâche jusqu'à ce qu'il ait été satisfait!... Une fois que l'amour du roi me fut connu, et que je souhaitai le trône, je fus assurée de m'y placer. Vois!... il m'a voulue pour femme : je suis devenue sa femme. Il a voulu Jeanne Seymour : ce soir il l'épouse. Et s'il était possible qu'à travers cet amour étrange dont il brûlait en même temps pour Jeanne et pour moi, ses désirs se fussent encore étendus jusque sur toi, ou sur Catherine Parr, tiens pour chose certaine qu'il n'y a pas d'expédients, de témérités, de crimes, que sa pensée n'ait caressés, dans l'espoir d'arriver tôt ou tard à toutes ses fins!... Te dirai-je plus encore?... Tandis que sa tendresse pour moi était dans toute sa force et sa nouveauté, sur le portrait d'une fille du prince de Clèves, peint par Holbein, que le hasard offrit à ses yeux, sur quelques louanges, très-exagérées sans doute, échappées soit au baron de Norman, soit au jeune comte de Valberg, son imagination s'était allumée!... Il s'était épris d'une femme qu'il ne connaissait même pas!... Et je n'étais pas reine, que Cromwell, qui cependant était à moi, que déjà l'avidité, l'ambitieux Cromwell, à la piste de toutes les passions de son maître et se flattant sans doute de trouver dans Anne de Clèves un instrument plus docile, négociait secrètement avec les ministres allemands, tandis que ton oncle, le duc de Norfolk, jaloux de ma prédilection pour mon frère, se détachait déjà de moi, et arrêta sur toi ses regards ambitieux!...

CATHERINE HOWARD. — Est-ce bien possible?

ANNE BOLEYN. — Oui, j'appris tout alors de sir Henri Norris. Va, pour l'avoir nommée fille d'honneur de Jeanne Seymour, il faut que le roi ait quelque dessein sur toi!... et peut-être la démarche qu'il fit naguère à Greenwich, sous le prétexte de se réconcilier avec sa fille Marie, n'avait-elle pour objet que de rapprocher de lui Catherine Parr...

CATHERINE HOWARD. — Qui? moi? devenir jamais la femme de ton assassin! Ah! il me fait horreur!

ANNE BOLEYN. — Mais, moi aussi, Catherine, ce fut avec effroi que je l'écoutai, lorsque au milieu de cette fête il me parla de son amour!... N'en doute pas, lord Piercy m'était cher : j'avais de l'attachement pour Catherine d'Aragon; je m'indignais à l'idée d'être la cause, même involontaire, des chagrins dont on abreuvait cette malheureuse reine!... et cependant je fus amenée à voir l'époux de Catherine d'un autre œil; insensiblement mon cœur vint à lui!... L'ambition m'attira sans doute, et bientôt, j'en conviens, je convoitais ardemment la couronne; mais ce ne fut point l'appât seul du trône qui m'entraîna. Si j'aimai le roi, cet aveu, dont peut-être je devrais rougir, songe dans quel moment il est fait!... si je l'aimai, et, crois-moi, ce fut sincèrement, c'est qu'il sut se rendre

maître de mon cœur!... Soit qu'il eût réellement de l'amour, soit que sa vanité jalouse se fît une gloire de l'emporter sur lord Piercy, il n'est pas de séductions qu'il n'ait employées pour me fasciner!... Supplications, larmes, serments, tout servit à m'égarer!... Dans le transport de sa passion, dont il se plaît à s'enivrer durant cette fièvre de tête, tout ce qui sort de ses lèvres touche et persuade, tant il affecte de franchise et de loyauté!... L'énergie de sa volonté, son mépris de l'opinion des hommes, cette audace à défier tous les périls, étonnent, exaltent l'imagination!... Son regard, sa voix, ses pleurs ont un charme irrésistible, et malgré qu'on en ait, ce tigre se fait aimer!... Va, qu'un jour il entreprenne de te prouver que j'étais coupable, que ma mort fut un sacrifice forcé, non à ses nouvelles amours, mais à la majesté du trône outragée, et sa langue perfide trouvera le secret de te persuader et de te convaincre!...

CATHERINE HOWARD. — Ah! jamais!...

ANNE BOLEYN. — J'ai bien fini par croire le mariage de Catherine d'Aragon incestueux!... et s'il n'avait eu l'art de persuader Jeanne Seymour des crimes dont il m'accuse, et sans doute de tout ce qu'il dit en avoir souffert, Jeanne, qui m'aimait, qui la première m'avertit du péril, Jeanne, si noble et si généreuse, l'épouserait-elle donc aujourd'hui sur mon cercueil?... Catherine, compte que, si jamais il le veut, tu l'aimeras!...

CATHERINE HOWARD. — Non!...

ANNE BOLEYN. — C'est du vertige!... on se laisse éblouir!... et l'on tombe dans l'abîme!... J'y suis tombée!... vois à quelle profondeur!... Vois cet échafaud!... voilà le prix de ma tendresse!... voilà ce que promet Henri VIII à toutes celles qui auront la hardiesse de l'aimer!... Jamais il ne refusera la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs!... Catherine, éloigne-toi!... n'hésite pas!... n'attends pas!... fuis le roi!... fuis Marguerite!... fuis Norfolk!... je l'exige!... je le veux!... Ma fille, mon enfant, c'est ta mère qui t'en supplie!... c'est la reine qui te le demande à genoux!...

CATHERINE HOWARD. — Ah! madame, je vous le promets!... je vous le jure!...

ANNE BOLEYN. — Viens donc, viens ici, mon enfant!... je n'ai pas tout dit. Ne t'effraye pas de la présence de miss Askew;... tu connais sa discrétion!... et moi je suis bien aise de la prendre à témoin de notre dernier entretien. (*Anne Boleyn s'assoit. Catherine Howard se met à genoux, ses mains dans celles de la reine; Anne Askew reste debout; Kingston se tient à l'écart.*) Chère enfant, ouvre-moi ton cœur, parle avec confiance. Ici, dans cette cour, où je te vois environnée de tant de pièges et de périls, dis-moi, n'es-tu aimée de personne?

CATHERINE HOWARD. — Moi, madame?

ANNE BOLEYN. — N'aimes-tu personne?... (*Après quelques moments de silence.*) Plus d'une fois j'ai été frappée des soins empressés de sir François Deheram, des assiduités de sir Henri Mannoc...

CATHERINE HOWARD. — Quoi ?

ANNE BOLEYN *avec douceur*. — Oui, je sais tout. On t'a écrit, tu as répondu, et en cela, mon amie, tu t'es conduite avec une grande imprudence. Pourtant, si ton attachement pour sir François Deheram est tel que je l'imagine, s'il est ce qu'il doit être, cet amour peut te préserver des dangers mêmes dont je m'alarme pour toi. Oui, déjà la veille du tournoi de Greenwich, j'avais interrogé ta jeune sœur de lait, Jenny Lascels, à qui peut-être tu t'es confiée trop légèrement....

CATHERINE HOWARD. — Comment cela ?

ANNE BOLEYN. — A son trouble, à quelques mots qui lui sont échappés....

CATHERINE HOWARD *vivement*. — Quoi ? aimerait-elle Deheram ?

ANNE BOLEYN. — Je l'ai craint ; cette jeune fille m'a semblé jalouse.

CATHERINE HOWARD. — Ah ! madame, Deheram ne l'aime pas ! je peux en répondre !

ANNE BOLEYN. — Et toi, ... faut-il le demander ? tu aimes Deheram ?

CATHERINE HOWARD. — Vous voyez ma confiance...

ANNE BOLEYN *avec sévérité*. — Mais examine-toi bien, Catherine, ... est-ce là une inclination véritable ? ... ou bien n'est-ce que le caprice d'un jour, ... une coquetterie de jeune fille ?

CATHERINE HOWARD. — Oh ! non, ... ce doit être pour la vie ! ... c'est un lien indestructible, madame ! ... tout mon cœur s'est donné !...

ANNE BOLEYN *ému*. — Deheram le sait-il ?

CATHERINE HOWARD *avec un soupir et à demi-voix*. — Il ne peut plus en douter.

ANNE BOLEYN *la regardant douloureusement*. — Et ta mère ? ... et ta marraine, ... notre bonne grand-mère, la duchesse de Norfolk, qui t'a élevée ; qui, avant qu'ils fussent au roi, avait pour pages Deheram et Mannoc, en est-elle informée ?

CATHERINE HOWARD. — Non, ... pas encore....

ANNE BOLEYN. — Et pourquoi ?

CATHERINE HOWARD. — Je n'ai pas osé.

ANNE BOLEYN *tendrement*. — Mais à moi, ... à ta cousine, à ta sœur, par quel motif m'en faisais-tu un mystère ? qu'attendais-tu donc ?

CATHERINE HOWARD. — Je ne saurais le dire.

ANNE BOLEYN. — Aurais-tu quelque arrière-pensée ?

CATHERINE HOWARD. — Moi ?

ANNE BOLEYN. — Serait-ce l'ambition ? ... serait-ce par hasard l'effet de cette prédiction ?...

CATHERINE HOWARD. — Ah ! madame, que dites-vous ? quelle idée ?

ANNE BOLEYN *avec sévérité*. — Réponds ! ... Catherine, sois franche !...

CATHERINE HOWARD. — Eh bien ! ... eh bien, oui, peut-être ! ... (*Les larmes aux yeux*.) C'est plus fort que moi ! ... oh ! ne le dites jamais ! ... jamais ?...

ANNE BOLEYN *en souriant*. — Enfant ! ... folle !...

CATHERINE HOWARD. — Et pourtant j'aime Dehe-

ram ! ... oh ! oui, je l'aime ! ... j'en suis sûre ! ... oui, je l'aime autant qu'il est possible d'aimer !...

ANNE BOLEYN. — Sir Henri Mannoc en est-il instruit ?

CATHERINE HOWARD. — Il m'a fallu le lui dire.

ANNE BOLEYN. — Cependant il te poursuit, ... il t'obsède encore de son amour ?...

CATHERINE HOWARD. — En puis-je mais ?

ANNE BOLEYN *gravement*. — Catherine, veux-tu avoir sir François Deheram pour mari ? le veux-tu résolument ?

CATHERINE HOWARD. — Si je le veux ! ... mais, chaque jour, à toute heure, au milieu de ces rêves ambitieux, lorsque cette prédiction funeste revient m'assiéger, ... je le demande à Dieu comme une grâce, comme un bienfait ! ... J'ai fatigué le ciel de mes prières !...

ANNE BOLEYN *se lève, s'approche d'une table et écrit*. — Eh bien, rassure-toi ! ... Dieu sans doute te vient en aide ! ... Monsieur Kingston, je désire parler à sir François Deheram et à sir Henri Mannoc. Veuillez, monsieur, les prier de venir ici. Vous m'obligerez.

KINGSTON. — J'y vais, madame.

(*Kingston soulève la portière qui conduit dans la chambre de la reine et sort.*)

Scène XIV.

ANNE BOLEYN, CATHERINE HOWARD, ANNE ASKEW.

CATHERINE HOWARD. — Quoi ? tous les deux ? ... Ensemble ? ... Quel est votre dessein, madame ?

Scène XV.

LES MÊMES, KINGSTON, DEHERAM, MANNOC.

ANNE BOLEYN *avec dignité*. — Approchez l'un et l'autre. (*Après une courte pause.*) Je le sens, ... la situation qu'on m'a faite m'interdit le blâme ; la réprimande paraîtrait de l'audace dans la bouche d'une femme condamnée pour adultère et pour inceste. Mais la plainte peut encore lui être permise... Messieurs, c'est une plainte, c'est une prière que j'ai à vous adresser. Mais déjà sans doute vous vous êtes fait les reproches que je ne suis plus en droit de vous faire. Quoi ! après tout ce que mon aïeule, la duchesse de Norfolk, vous a montré d'attachement, après toute la confiance qu'elle vous a témoignée, vous n'avez pas compris toute la douleur que vous pouviez lui causer en cherchant, à son insu, à vous faire aimer de cette enfant ?...

DEHERAM. — Quoi ? madame....

MANNOC. — S'il m'était permis...

ANNE BOLEYN. — Arrêtez ! ... Je n'ai à cet égard aucune excuse à recevoir, aucune lumière à acquérir ; j'ai appris tout ce qu'il m'importait de savoir. Catherine a compris sa faute ; et, avant de nous séparer, elle a voulu, par un noble aveu fait en présence de mademoiselle Askew, réparer l'imprudence de sa conduite.

DEHERAM *avec passion*. — Ah ! madame, croyez que jamais amour ni plus tendre, ni plus vrai...

ANNE BOLEYN. — Monsieur, il ne m'appartient pas de vous entendre ; je ne le dois, ni ne le veux. Faites dès

demain ce que depuis longtemps vous auriez dû faire ; rendez-vous près de sa mère, près de notre aïeule. Toutefois, sir François Deheram, il faut que vous le sachiez, ... mes vœux sont pour vous.

DEHERAM. — Ah ! madame, que de bonté !

MANNOC. — Si j'osais....

ANNE BOLEYN *l'interrompant avec vivacité.* — Vous n'êtes point aimé, monsieur : vous ne l'ignorez pas ; et, j'en ai la certitude, dès ce moment votre conduite sera celle qui convient à un galant homme !... Miss Anne Askew, voici quelques lignes que j'adresse à la duchesse de Norfolk ; veuillez vous charger de les lui porter, avec cet anneau qu'elle m'a donné, le jour où, bien jeune encore, je partis pour la France. Dites-lui que je le lui envoie comme un témoignage des vœux que je forme pour le bonheur de sa petite-fille et de son jeune protégé. Vous saurez dire ce qu'il faut ; je ne saurais choisir un plus digne interprète. Ce n'est pas tout, mademoiselle ; dès ce soir, vous et votre mère, vous conduirez miss près de notre aïeule. Anne, voudrez-vous bien prendre ce soin ?

ANNE ASKEW. — Je n'ai qu'un désir, madame, ... c'est de servir Votre Majesté en toutes choses.

ANNE BOLEYN. — Sir Henri Mannoc, sir François Deheram, Catherine Howard remettra vos lettres à mademoiselle Askew ; aujourd'hui même, vous lui remettrez les siennes. Toutes seront brûlées sous les yeux de la duchesse de Norfolk. Je puis compter sur votre fidélité ?

MANNOC. — Oui, madame.

ANNE BOLEYN. — Vous vous assurerez de la discrétion de Jenny Lascels et de celle de son frère. J'ai lieu de vous faire cette recommandation. Sir François Deheram, comptez peu sur la faveur du roi. Catherine ne prendra pas la place qui lui est offerte près de Jeanne Seymour ; jamais elle ne doit reparaitre à la cour. J'ai appris à connaître l'orgueil et les prétentions de notre famille ; je n'ose prévoir l'accueil qui sera fait à votre demande. Mais si votre espoir et le mien doivent être déçus, jurez-moi, monsieur, qu'en aucun temps vous ne tenterez de réveiller un sentiment dont il faudra perdre jusqu'au souvenir ; jurez-moi que jamais vous ne chercherez à la revoir ni à lui écrire.

DEHERAM. — Madame, sur mon honneur, sur ma vie, je vous le jure !...

ANNE BOLEYN *avec attendrissement.* — Adieu donc !... puissiez-vous l'un et l'autre être plus heureux que Waston et que Brereton !... Pauvres enfants !... Quelle fin !... Gardez-vous bien de compromettre la reine !... songez à la jalousie du roi !...

MANNOC. — Ah ! madame....

DEHERAM. — Comment l'oublier jamais ?...

(Il se jette aux pieds de la reine, dont il baise respectueusement la main, puis il se retire rapidement avec Mannoc sans regarder Catherine Howard.)

EMPIS, de l'Académie française.

(La suite au numéro prochain.)

LAURETTE

OU LE GACHET ROUGE.

(SUITE.)

J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite ; mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise ; je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus, et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : Bah ! un vieux soldat, qu'est-ce ça fait ? Et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi !

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil ? il est bien tard, sais-tu ?

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

— Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle ; je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il, cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret! dit-elle avec un air bien peiné; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami! Crois-tu que, pour t'avoir appartenu si peu, je t'aie moins aimé? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guiane? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis :

— Bonne petite femme, va!

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait :

— O Laurette, ma Laurette! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêterait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et le cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme un enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie, n'est-ce pas? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte; tiens, regarde mes bras; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi; je sais très-bien broder d'ailleurs; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses? Je donnerai des leçons de dessin et de musique si l'on veut aussi; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

— Écrire! — criait-il, — écrire!

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

— Ah! écrire! pourquoi ai-je jamais su écrire!

écrire! mais c'est le métier d'un fou!.... J'ai cru à leur liberté de la presse! — Où avais-je l'esprit? Eh! pour quoi faire? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter! Moi, encore passe; mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine! qu'avais-tu fait? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite? et où tu vas, le sais-tu? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs..... et pour moi! tout cela pour moi!

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac; et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

— Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi?

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

— Ma foi! moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah bah! qu'est-ce que ça fait? dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes; on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamant que ma mère m'a données? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas? Quand tu voudras nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il, qui sait?

— N'est-ce pas? reprit sa petite femme; tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas.

Elle avait dit ça si bien! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée. Ils commençaient encore à s'embrasser; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

— Eh! dites donc, mes petits amis, on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillard. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé, et me les recommandait; je ne m'expliquais pas bien

pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi ; mais enfin je croyais cela, et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure ; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus ; elle m'en nuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 4° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : — J'aurai le temps de te lire, va ! en regardant de travers du côté de la lettre. — J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien ! mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis : — C'est par trop fort ! et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce ; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière. — Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne, et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis ; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage ; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains ; je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment ; je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au cou, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des tropiques.

— Viens donc voir les raisins ! viens donc vite ! criait-elle ; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle

figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

— Oh ! n'y va pas, il est tout pâle.

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil ; je lui pris le bras ; j'étouffais, ma foi ! ma parole d'honneur, j'étouffais !

— Ah çà ! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi ? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement ! C'est drôle !

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !), et me dit :

— O mon Dieu ! capitaine, pas grand'chose, allez : trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible ! dis-je.

— O mon Dieu ! si ! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force ; jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle ! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne l'ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

— Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser ; l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien.

Il me salua très-poliment en rougissant.

— Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme !

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

— Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qu'il vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver

le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très-délicate; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette! voyez comme elle est belle!

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir; mais je n'y tenais plus : — Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami; et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier :

— Ah çà! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille; ça me regarde.

— Ah! c'est différent, dit-il, je ne savais pas; cela vaut mieux en effet. D'ailleurs, les adieux! les adieux, cela affaiblit.

Le comte ALFRED DE VIGNY.

(La fin au prochain numéro.)

LES JOUEURS DE CORNEMUSE EN IRLANDE.

Quiconque contribue aux plaisirs de la société est partout le bienvenu, et l'Irlande ne fait pas exception à la règle; mais personne, à coup sûr, n'y est plus en faveur auprès des classes populaires que le ménétrier et le joueur de cornemuse, deux classes d'artistes qui paraissent avoir la mission spéciale de mettre Paddy en bonne humeur.

C'est surtout dans Munster et Connaught, provinces que la civilisation a effleurées à peine, que le joueur de cornemuse est fort recherché; il se montre moins souvent dans le comté de Leinster, et dans le Nord on ne le voit presque jamais; je n'en suis pas moins persuadé que quand il y vient on lui fait bonne réception: plus le son de sa musette y est entendu rarement, plus il doit y produire d'effet.

C'est un homme privilégié que le *pifferaro* irlandais,

surtout s'il est aveugle, et il l'est presque toujours. La privation de la lumière limite ses besoins, et ce qu'il a de plaisir en moins n'est point une perte pour lui. Ce qu'il ne connaît pas, il ne peut le regretter, et le peu qu'il possède lui procure des jouissances d'autant plus vives. Le milieu dans lequel il vit a des bornes très-restreintes, mais tout y est paisible et joyeux. Les fiançailles, les noces, les bals, les divertissements de tout genre forment l'atmosphère où il respire. Les intrigues, les préoccupations de l'ambition ou de l'avarice ne font que glisser sur son cœur sans y laisser de trace. Tous ses jours sont des jours de fête; partout où il paraît, il répand la joie et la gaieté; il est la source et le centre de tous les bons sentiments qui charment la vie. En sa présence le vieillard oublie le poids des années, l'ouvrier oublie ses fatigues, l'homme qui souffre oublie ses chagrins; le jeune homme l'écoute avec ravissement, l'enfant avec un plaisir qu'il ne comprend pas encore.

Certes, c'est un homme privilégié, celui qui a le don de mêler des intervalles de joie à la misère du peuple. C'est bien réellement un *philosophe sans le savoir*. Tout le monde est son ami, et il est l'ami de tout le monde, excepté du joueur de cornemuse, qui lui fait concurrence. Toutes les maisons, tous les cœurs et toutes les mains s'ouvrent pour lui; il ne sait ce que c'est que de n'avoir pas de lit ou de dîner, de manquer d'argent; et, je vous le demande, que peut désirer de plus l'homme le plus exigeant?

Mais en toutes choses il y a le revers de la médaille. J'ai été témoin de plus d'une scène ayant trait au sujet qui nous occupe, laquelle aurait arraché des larmes au cœur le plus aride. Par un contraste bizarre, c'est d'ordinaire un accident funeste qui détermine l'enfant à choisir un état qui finit par le rendre heureux, lui et les autres.

Lorsque les ravages de la petite vérole ont privé un pauvre garçon de la vue, rien de plus navrant que la désolation qui règne d'abord dans la famille. Le patient marche à tâtons; il ne sait où il se trouve; il ne connaît plus la place d'aucun des objets qui l'entourent, et avec lesquels naguère il était si familier; il s'avance d'un pas incertain, il s'écrie d'une voix suppliante: « Mère, où êtes-vous? »

Mais peu à peu ces poignantes émotions s'émeussent. Dès que l'enfant a l'âge requis, les parents, et, s'ils sont pauvres, à leur défaut, les amis et les voisins lui achètent une cornemuse. A un jour fixé la famille se réunit et fait ses adieux au garçon, que la mère conduit chez un artiste en renom, dont il devient l'élève. Quant aux honoraires, il n'en est pas question; mais lorsque le jeune homme en sait assez pour jouer dans les bals, il s'acquitte peu à peu envers son maître.

Par sa naissance et son état, le joueur de cornemuse est plus rapproché des classes populaires que des conditions plus élevées; mais, quoique négligé par la bourgeoisie et dédaigné de la noblesse, il en parle toujours dans les termes les plus respectueux.

Par suite de sa vie uniforme, le pifferaro irlandais est d'ordinaire un homme simple, sans façons, avec une certaine dose d'*humour* et même de ruse. Ses petites tracasseries jalouses font seules ombre au tableau; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais il n'est jaloux du ménétrier. Quant à ses collègues, c'est différent: sa fierté ne souffre point de rival; son envie s'exalte jusqu'à la rage. Ses tribulations commencent du moment où il sait que dans son district il surgit une renommée qui menace la sienne. Souvent les compétiteurs s'envoient des cartels. Les plus prudents se rendent d'abord, à la faveur d'un déguisement, auprès de leur adversaire pour l'entendre avant d'accepter la lutte, et s'ils se sont assuré que l'épreuve ne tournerait pas à leur avantage, ils abandonnent la partie.

Ces défis étaient bien plus fréquents autrefois. Dans le bon vieux temps où les fermiers brassaient eux-mêmes leur bière et payaient le quarter de whiskey un schelling, les provocations et les défaites, les fuites et les poursuites des joueurs de cornemuse étaient chez eux des scènes d'un puissant intérêt dramatique et fort goûtées du peuple et de la bourgeoisie.

On m'a raconté qu'un de ces artistes, Sullivan, avait pourchassé un rival pendant dix-huit mois dans toute la province de Munster, avant de l'atteindre, uniquement pour constater par une épreuve si ce rival avait plus de droits que lui-même au titre de *grand artiste*; titre qui avait été conféré à Heillaghan par ses amis et admirateurs, ce qui avait soulevé l'indignation de Sullivan, au point qu'il avait juré ne vouloir se donner de repos ni jour ni nuit, tant qu'il ne lui aurait point arraché l'épithète de *grand artiste* pour s'en parer lui-même.

Mais il fut vaincu par l'effet d'un stratagème. Heillaghan s'offrit à jouer *ivre*; Sullivan aurait le droit de rester à jeun. Celui-ci s'y laissa prendre: impatient d'être déclaré vainqueur, n'importe à quelle condition, il accepta et fut battu; car, ainsi que Corolan le harpiste, Heillaghan puisait ses plus belles inspirations dans le whiskey. Sullivan, qui ignorait cette circonstance, était convaincu que, n'ayant pu battre Heillaghan à l'état d'ivresse, à plus forte raison il ne pourrait le vaincre quand il serait dégrisé.

En conséquence, il prit le parti de s'esquiver nuitamment.

Il y a quelques années vivait à Dublin un pifferaro ayant nom Talbot, dont le jeu se faisait remarquer par la force et la beauté des sons.

Aveugle de naissance, il n'en avait pas moins la main d'une sûreté, d'une délicatesse extrêmes, et une grande aptitude pour les travaux mécaniques.

Tous les jours il venait à Hadley's Tavern, dans Capel street, où il jouait de huit heures à minuit, et même jusqu'à une heure du matin s'il arrivait qu'une société de joyeux compagnons voulût continuer la séance après le *couvre-feu* et que Talbot fût invité à prendre part à

la réunion: c'est alors qu'il se montrait dans tout son éclat. Dès les premiers accords on était frappé du changement: son jeu était plein de verve et de puissance passionnées; c'étaient d'admirables éclairs, qui décelaient réellement un grand artiste. Quand on lui demandait la raison de ce changement, il répondait:

— Mon cœur d'Irlandais s'est réveillé; ici je ne joue pas pour de l'argent, mais pour ma propre satisfaction.

— Mais, Talbot, vous pourriez jouer ainsi toute la soirée?

— Non pas, et quand on me menacerait de me faire pendre. Il faut que mon cœur s'échauffe; il faut que je sois ce que je suis en ce moment.

Quoique privé de la vue, Talbot accordait les pianos et les orgues, et restaurait toute espèce d'instruments. Les tuyaux de sa cornemuse avaient huit pieds de long, et surpassaient par leur richesse et leur élégance tout ce que j'ai vu dans ce genre. Talbot a joué en présence de Georges IV; il s'est fait entendre sur la plupart des théâtres de Londres, et partout il a eu le plus brillant succès. C'était un homme de haute taille et d'une belle prestance; ses traits, quoique marqués de la petite vérole, avaient une expression agréable. Il portait constamment un large surtout en drap bleu à boutons dorés, et avait tout l'air d'un *badagh* bien couvert. Les *badaghs* forment en Irlande la classe intermédiaire entre le seigneur et le fermier.

De même que tous les bons joueurs de cornemuse que j'ai rencontrés, il donnait aux chansons et aux vieilles ballades irlandaises la préférence sur tous les autres morceaux. Dans ces moments de patriotique enthousiasme, il se plaignait souvent, avec des larmes dans les yeux, des empiétements de la mode sur l'esprit des temps passés. — Si nous oublions notre ancienne musique, disait-il, par quoi la remplacerons-nous dans nos souvenirs?

Mais le type et le véritable représentant des joueurs de cornemuse irlandais, c'est celui qui passe sa vie au milieu du peuple, ne paraît que de loin en loin dans les salons du lord, parle avec la même facilité l'irlandais et l'anglais, et n'a ni femme, ni enfant, ni maison, ni domicile. Il porte une jupe de Frise, des pantalons *Corduroy* et des bas de laine gris; de plus, il fume, il prise et boit du whiskey; par grâce d'état, il doit être une encyclopédie ambulante des usages et coutumes de l'Irlande.

Le modèle le plus complet de ce genre, sauf le célibat, c'était Gaynor, dans le comté de Louth; de temps à autre il faisait des excursions dans les districts de Meath et de Monagan. Il était aveugle; mais la petite vérole avait épargné ses traits, qui rayonnaient du feu de l'enthousiasme quand il jouait. Étant veuf, il fit la conquête d'une des plus belles personnes du riche district de Louth; elle lui accorda sa main, que se disputaient plusieurs gros fermiers des environs. Cela ne m'étonne pas. Il était impossible de résister au charme de ses accords. Talbot lui-même, avec ses immenses

tuyaux, eût été battu par Gaynor, qui avait le plus chétif instrument que j'aie vu. Aucun de ses rivaux ne pouvait se soutenir à côté de lui. Le lieu et le temps n'y faisaient rien ; son talent restait toujours le même. Il avait le don de s'isoler complètement de tout ce qui l'entourait, tant il y avait d'énergie dans ses inspirations.

Sa réputation n'avait guère franchi les limites de son district ; mais l'artiste n'en savait pas moins ce qu'il valait ; il avait la fierté modeste du génie. C'était son bonheur de jouer dans la maison de quelque fermier pour divertir sa famille ; mais il ne voulut jamais descendre à faire danser. — Ma musique, disait-il, n'est point pour les planches ni pour les jambes, mais pour l'oreille et pour le cœur. Il y a pour les jambes des joueurs en foule ; je ne suis pas du nombre.

Je le vis pour la dernière fois chez un fermier de ma connaissance. Au moment où j'entrai dans la cuisine, Gaynor allait allumer sa pipe. En face de lui se trouvait le fermier avec sa femme, les enfants de la maison rangés en cercle et les domestiques dans le fond. Gaynor, qui se baissait vers le foyer, se releva brusquement :

— Ce pied-là, je le connais, s'écria-t-il en me tendant la main et en m'appelant par mon nom. Puis il garda quelque temps le silence, selon son habitude, et se mit à jouer : « *Scots wha hae.* »

— Voilà une excellente musique de guerre, lui dis-je quand il eut terminé.

— Non, non, répondit-il en hochant la tête ; il y a plus de larmes là dedans que de sang. Pour la guerre, c'est trop triste. Jouez cela comme vous voudrez, vous amollissez le cœur au lieu de réveiller le courage.

— Et que pensez-vous de la musique écossaise en général ?

— Ce que j'en pense ? répondit-il en souriant. Puis-je dire du mal de ce qui vient de mon pays ? Les Écossais se sont approprié notre musique.

— Croyez-vous ? En tout cas, ils ont su en tirer un bon parti.

— C'est vrai. Un grand nombre de chants écossais sont l'expression des plus intimes émotions du cœur.

La conversation prit une autre direction. Le fermier plaisanta l'artiste sur son second mariage.

— Dites-moi donc, maître Gaynor, comment un aveugle peut-il faire un choix ?

— Dieu rend à l'un des sens ce qu'il fait perdre aux autres, répliqua le musicien ; c'est l'oreille qui fait le choix, et elle ne me trompe jamais, elle ne saurait tromper.

— Et comment nous prouverez-vous cela, Ned ? lui demanda la fermière.

— Il ne s'agit pas du chant, ni du rire, continua Ned, j'en ai connu qui chantaient comme des anges, et qui n'avaient rien d'angélique. Il est question de la voix habituelle, naturelle, dont on se sert en parlant. Si celle-là est douce et sympathique, soyez sûr que

dans le cœur d'où elle vient il y a de la musique. Voilà pourquoi je disais que c'est l'oreille qui choisit.

Traduit par J. DUESBERG.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

SPECTACLE DONNÉ AU CHAMP DE MARS. — RÉOUVERTURE DES THÉÂTRES IMPÉRIAUX.

Une vaste étendue de décors, situés sur le talus de droite, représentait au premier plan le fort Abd-ul-Medjid, au second la forteresse de Silistrie, et dans le fond le sommet des édifices dorés par les rayons du soleil de l'Orient. Ces décors, placés parmi les arbres qui ombragent les talus, paraissaient très-naturels et faisaient entièrement illusion aux yeux des innombrables spectateurs qui couvraient le Champ de Mars.]

On sait qu'il s'agissait de représenter le siège et la défense de Silistrie.

L'action est supposée commencer au point du jour ; des sentinelles turques veillent sur les remparts ; la diane se fait entendre, les ponts-levis s'abaissent et des soldats viennent former un poste avancé destiné à protéger le fort Abd-ul-Medjid, sur lequel flotte l'étendard rouge au croissant. Moussa-Pacha, commandant la place de Silistrie, suivie de son état-major, s'avance pour inspecter les travaux et encourager ses hommes.

Pendant ce temps, on voit de divers côtés des scènes de la vie militaire, des soldats vont aux vivres, des cavaliers au fourrage ; le détachement va dégager quelques paysans que les Cosaques poursuivaient pour leur prendre les hardes qu'ils essayaient d'emporter dans leur fuite. Battus, les Cosaques se retirent, mais en enlevant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage et en laissant l'incendie derrière eux. Moussa-Pacha, malgré le dénûment dans lequel il se trouve, n'hésite pas à secourir les paysans et à leur faire donner des vivres. C'est la famille même du gouverneur de Silistrie qui remplit ce soin.

Tout à coup les vedettes se replient l'une après l'autre ; un bataillon russe, le général Gortschakoff en tête avec son état-major, vient prendre position. Ce bataillon est suivi de l'artillerie et du génie avec le matériel de siège ; un corps de cavaliers cosaques ferme la marche. On voit alors les préparatifs d'une attaque ; la tente du général russe est dressée, des caisses de vivres et de munitions sont placées à terre çà et là ; le plan du siège est fait, et l'on commence la construction d'une batterie pour attaquer le fort Abd-ul-Medjid.

Plusieurs détachements turcs sortent successivement du fort pour détruire cette batterie sans pouvoir y réussir. Le feu est ouvert contre le fort ; les Turcs ripostent ; ils font une sortie infructueuse. Les Russes les poursuivent ; ils s'apprêtent à escalader les murs ; mais ils ont à peine dépassé leur batterie, qu'ils sont

obligés de reculer devant la grêle de balles qui leur arrivent du haut des remparts.

Voyant faiblir la colonne, Gortschakoff donne l'ordre de faire cesser le feu; les Turcs cessent aussi le leur, et l'on voit flotter en l'air le drapeau parlementaire. Des propositions sont faites à Moussa-Pacha. Les Russes veulent acheter sa trahison à prix d'or. Il renvoie le parlementaire et le combat recommence. Les Russes, attaqués par une sortie en masse que font les défenseurs de Silistrie, fuient en désordre, les artilleurs abandonnent leurs pièces, et c'est vainement que leurs chefs essayent de les rallier.

Ce premier triomphe est bientôt récompensé par les marques de satisfaction qu'Omer-Pacha envoie au gouverneur de Silistrie. L'arrivée de l'envoyé du général en chef de l'armée turque est l'occasion d'une fête qui forme l'intermède entre la première et la deuxième partie de la représentation militaire.

Une *danse armée* est exécutée par quatre-vingts amazones; un *galop de drapeaux* par une innombrable quantité d'acteurs.

La deuxième partie de la représentation montre les travaux de mine exécutés par les Russes, au pied de la forteresse, en présence des généraux Gortschakoff, Orloff et Schilder. Les aides de camp portent au grand galop de côté et d'autre les ordres du général en chef. Toutes les troupes prennent leur place de bataille. Le signal d'attaque est donné. L'infanterie s'élance pour monter à l'assaut; mais un feu bien nourri la force à se replier. Le comte Orloff s'élance à sa tête; il est blessé, et on le voit emporter par ses soldats. La cavalerie turque fait une sortie; le général Schilder, à la tête des Cosaques et des dragons, s'élance à sa rencontre. Il est frappé mortellement dans la mêlée; les Cosaques se mettent en déroute. De part et d'autre on fait trêve aux combats pour emporter les morts et les blessés.

Paskiewitsch arrive. Il remet à Gortschakoff l'ordre du czar qui retire le commandement à celui-ci, et place l'armée assiégeante sous les ordres du prince de Varsovie. Un assaut décisif est ordonné. Pendant que le corps d'armée russe s'avance en ligne de bataille, les Turcs font jouer leur contre-mine; le nouveau général en chef est renversé de cheval. Les Turcs profitent de l'incident pour faire une sortie générale; leurs cavaliers chargent avec impétuosité et enfoncent le carré des Russes; mais dans ce brillant fait d'armes Moussa-Pacha est frappé mortellement d'un éclat d'obus; des officiers de santé l'entourent; sa famille est amenée auprès de lui, et il rend le dernier soupir entre les bras de ses parents et de ses amis. Les officiers des deux nations se découvrent, les drapeaux s'inclinent, les troupes présentent les armes, des femmes, des branches de laurier à la main, suivent le corps du général, que l'on rentre dans la ville.

Il est mort en emportant la victoire, car le siège est levé. Tous ses officiers jurent de le venger sur d'autres

champs de bataille; ce serment clôt la représentation, qui ne dure pas moins d'une heure et demie.

Cette pantomime est de M. Berthollet.

* * Le Théâtre-Français a rouvert ses portes et continue à jouer ses vieilleries, *Mademoiselle de la Seiglière*, *le Cœur et la Dot*, etc.

* * La réouverture de l'Opéra est remise à la fin de ce mois. La composition du spectacle n'est pas encore fixée.

* * Mademoiselle Sannier vient de conclure un engagement avec la direction de l'Opéra.

* * Une foule innombrable s'est portée aux spectacles gratuits donnés dans la journée du 15 août. L'Académie impériale de musique, où l'on jouait *Robert-le-Diable*, était en état de siège depuis six heures du matin. Le chef-d'œuvre, chanté par Gueymard, Depassio, Boulo, mesdames Poinot et Dussy, a souvent provoqué des bravos d'enthousiasme. La cantate, dont les paroles sont de M. Belmontet et la musique a été arrangée par M. N. Bousquet, avait pour interprètes Chapuis, Guignot et mademoiselle Wertheimber, soutenus par les chœurs; elle a été chaleureusement reçue. — A l'Opéra-Comique, *Haydée* et les *Rendez-vous bourgeois* ont tour à tour ému et amusé l'auditoire. Faure se trouvant indisposé, un débutant, nommé Marchot, l'a remplacé à l'improviste et avec talent dans *Haydée*.

* * Tandis que le télégraphe répandait la nouvelle de la mort de madame Sontag, ses amis recevaient par la poste des lettres que la célèbre cantatrice avait écrites peu de jours avant sa mort, en pleine santé et dans toute la joie du succès: « Je suis mieux en voix que jamais, disait-elle à un de ses plus anciens amis à Berlin, sous la date du 2 juin; malgré d'incroyables fatigues, je me porte à merveille. — Je joue maintenant les rôles tragiques, disait madame Sontag dans une autre lettre: on m'idolâtre dans les rôles de ce genre. Mon triomphe d'artiste surpasse ici tout ce que j'ai vu dans l'ancien et dans le nouveau monde. Je trouve le pays beau comme le paradis, et l'enthousiasme est brûlant comme le soleil tropical. » Les rôles tragiques dont parlait madame Sontag étaient ceux de Marie de Rohan et de Desdémone. Les restes mortels de la grande artiste sont déposés dans le caveau de l'église San-Francisco; plus tard, il seront transportés au port de la Vera-Cruz, et de là en Allemagne.

LÉOPOLD DANJEAU.

LES PETITS ALBUMS POUR MIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie Pion frères, rue Garancière, 8.